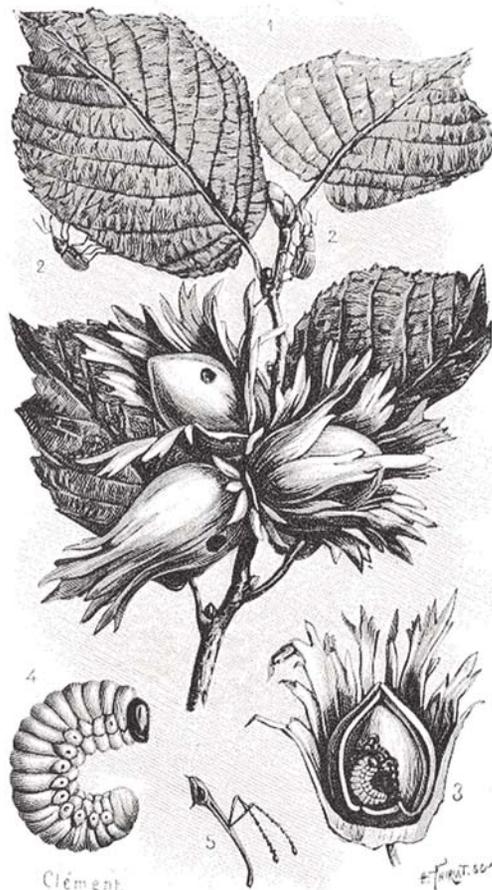


Les insectes de la **Belle Époque**

Quel regard nos aïeux portaient sur les insectes ? Quelle connaissance en avaient-ils ? Comment écrivaient-ils sur eux ? Une quarantaine de textes – d'autres suivront –, repris de la presse ou d'ouvrage publiés au tournant des XIX^e et XX^e siècles, déjà à portée de votre souris à www.inra.fr/opie-insectes/belle-epoque.htm, sont autant d'éléments pour répondre à ces questions fondamentales... Tour à tour sérieux – voire graves –, légers ou même drôles (avec le recul), parfois étonnants, ils suscitent l'intérêt, l'attendrissement, la moquerie ou l'horreur... A titre d'exemple supplémentaire, voici la belle – et très morale – histoire du Balanin des noisettes.



LE VER DES NOISETTES

Gras à lard, tranquille comme Baptiste, le ver des noisettes serait le plus heureux des insectes si les gourmands – d'ailleurs punis – de l'espèce humaine ne venaient trop souvent troubler sa quiétude. Enfermée dans une gaine de bois, véritable maison où les courants d'air font défaut, la larve mène, en effet, une existence de sybarite, ayant à sa disposition une nourriture abondante et toujours succulente. En raisonnant par des « *a priori* », on pourrait penser que cette larve, si tranquille dans son refuge, ne doit jamais le quitter, notamment pour passer l'hiver, époque où depuis le plus petit jusqu'au plus grand des animaux, tous estiment que l'on est mieux chez soi qu'au dehors. Le ver des noisettes en juge autrement, comme chacun peut s'en rendre compte en laissant des noisettes « véreuses » sur une assiette ou mieux à la surface de la terre d'un pot de fleur. Cet exode des larves peut paraître aux profanes un phénomène banal sinon même répugnant. En réalité, il est loin d'être dépourvu d'intérêt et J.-H. Fabre l'a fort bien décrit. La lucarne de sortie est située à la base du fruit, tout près de l'aire rugueuse par où la noisette adhère à sa

cupule verte. En cet endroit, la densité est un peu moindre qu'ailleurs. Sans auscultation préalable, sans coups de sonde explorateurs, le reclus connaît le point faible de sa prison. Rudement il y travaille, confiant dans le succès qu'amène toujours la ténacité. C'est fait : le jour pénètre dans le coffre. La fenêtre s'ouvre, ronde, un peu évasée à l'intérieur et soigneusement polie dans tout le pourtour de son embrasure. La larve s'en échappe par une véritable opération de tréfilage. Semblable au fil de laiton qui passe en s'amointrissant à travers un orifice trop étroit pour son diamètre, elle franchit la lucarne en s'atténuant, puis en revenant à sa grosseur naturelle. L'orifice est taillé de manière à avoir la même dimension que la tête, laquelle serait trop dure pour pouvoir se plier à un diamètre plus petit. Elle sort donc sans difficulté aucune. Suit le cou, un peu plus ample : une minime contraction le dégage. C'est le tour de la poitrine dodue et, dès lors, la manœuvre est des plus ardues. L'animal est dépourvu de pattes. Il n'a rien, ni crocs, ni cils raides qui puissent lui fournir appui. D'arrière en avant le sang de l'animal afflue ; les humeurs de l'or-

ganisation se déplacent et s'accroissent dans la partie déjà émergée, qui se gonfle, devient hydropique jusqu'à prendre de cinq à six fois le diamètre de la tête. Sur la margelle du puits ainsi se forme un gros bourrelet qui, par sa dilatation et son propre ressort, extrait petit à petit les anneaux suivants, diminués à mesure de volume au moyen de l'émigration de leur contenu fluide. C'est lent et laborieux. L'animal, dans sa partie libre, se courbe, se redresse, oscille. Les mandibules bâillent largement, se referment, bâillent encore sans intention de saisir. Ce sont les oh-hiss ! dont l'exténué accompagne ses efforts. Oh-hiss ! fait le ver et le boudin monte d'un cran. Pendant que le bourrelet extracteur se gonfle et tend ses muscles, il va de soi que la partie encore dans la coque se tarit de ses humeurs jusqu'aux limites du possible, en les faisant affluer dans la partie libre. Ainsi est rendu possible l'engagement dans la filière ? Enfin, tout est fini et le ver se laisse choir. Cette sortie a lieu, en effet, généralement quand la noisette attaquée est encore attachée à l'arbre. Le ver, confiant dans sa souplesse, se laisse tomber, rouler de feuille en feuille,

bondir sur les branches et, finalement, arriver au sol. Il n'a aucun mal et, de suite, pénètre dans la terre : pour lui qui a percé le dur bois de la noisette, c'est un jeu que de s'introduire entre les particules terreuses. Il s'y enfonce à une profondeur plus ou moins grande, s'y creuse une cavité et s'y transforme en une nymphe qui passe l'hiver d'où, au printemps, sortira l'adulte, un coléoptère du groupe des Curculionides. C'est ici que nous avons l'explication de la sortie de la noisette. Si la larve y était restée, l'adulte auquel elle aurait donné naissance, aurait eu toutes les peines du monde à s'en dégager, si même il avait pu y parvenir. Les téguments du coléoptère sont en effet d'une dureté absolue : il se serait vu contraint pour sortir de sa prison de creuser un trou au moins égal à son plus grand diamètre et cette opération lui aurait peut-être demandé la majeure partie de son existence. Cet adulte – le Balanin des noisettes, comme on l'appelle – est un insecte des plus singuliers, au corps trapu et à la tête prolongée en avant par une trompe, un rostre d'une longueur

extrême et d'une finesse étonnante. Tout au bout de la trompe se trouvent de fines mandibules, si petites qu'on les voit à peine, même à la loupe, mais néanmoins si robustes qu'elles en font un foret d'une grande énergie. Le Balanin se rend sur les noisettes presque entièrement mûres, il les explore en tous sens pour se rendre compte sans doute de celles qui ne sont pas habitées – un ver suffisant à une noisette. Quand il en a trouvée une à sa convenance, il se campe sur ses pattes, s'accroche solidement par les palettes adhésives dont elles sont garnies et applique la mèche de son vilebrequin sur la noisette. On croirait l'insecte immobile ; il n'en est rien, son outil travaille, il perfore petit à petit la coque résistante et finalement y pénètre. Le rostre ne s'arrête pas là ; il creuse de plus en plus, il s'enferme et, finalement, y plonge en entier. A ce moment, l'extrémité de la trompe atteint la base de l'amande, point juteux que l'insecte a surtout en vue. Pendant toute cette opération, il est probable que le coléoptère se nourrit des débris que sa

trompe perce et rien n'est plus légitime. Mais, ce n'est là que l'accessoire du but que poursuit le Balanin. En effet, il ne reste que très peu de temps dans sa position de sondeur. Il retire sa trompe et alors, faisant volte-face, il présente à l'orifice du puits creusé l'autre extrémité de son corps. De celle-ci sort lentement une longue tarière, plus fine même mais peut-être plus longue encore que la trompe, elle pénètre dans le canal et, quand elle en a atteint le fond, y dépose un œuf. L'opération est achevée et le Balanin va pratiquer la série des mêmes exercices sur une autre noisette. Chaque œuf déposé devient une larve et nous sommes revenus au point de départ de l'histoire du Balanin des noisettes.

Si, en cassant une noisette, vous y trouvez un ver, ne pestez pas contre votre mauvaise chance ; étudiez plutôt cet insecte travailleur et songez qu'il faut que tout le monde vive ! ■

L'auteur

Henri Coupin - *La Nature*,
1904, 2^e semestre, p. 209-210.